Tadeusz Lewicki

Les sources hébraïques consacrées à l'histoire de l'Europe centrale et orientale et particulièrement à celle des pays slaves de la fin du IXe jusqu'au milieu du XIIIe siècle

In: Cahiers du monde russe et soviétique. Vol. 2 N°2. Avril-juin 1961. pp. 228-241.

doi : 10.3406/cmr.1961.1466

CHRONIQUES

LES SOURCES HÉBRAÏQUES
CONSACRÉES A L'HISTOIRE DE L'EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE ET PARTICULIÈREMENT A CELLE DES PAYS SLAVES DE LA FIN DU IXe AU MILIEU DU XIIIe SIÈCLE

Depuis plus d'un siècle les sources médiévales juives en langue hébraïque ont attiré l'attention des spécialistes de l'histoire des pays slaves d'Europe centrale et orientale. C'est en effet J. Lelewel, l'historien polonais, qui, le premier, en 1852, signala l'importance de ces sources pour l'histoire et la géographie historique de l'Europe, — centrale et orientale surtout — et les utilisa en partie dans son important ouvrage intitulé *Géographie du Moyen Age*[1]. Après Lelewel, d'autres savants, historiens et hébraïsants, se sont penchés sur des textes hébraïques ayant trait à l'Europe centrale et orientale. Certains textes hébraïques médiévaux comme, par exemple, la lettre de Ḥasdaï ben Šapruṭ au Roi khazar Joseph (xe siècle), ont été incorporés dans des recueils de sources fondamentales pour l'histoire de l'Europe du Moyen Age, tels que les *Monumenta Poloniae Historica*[2]. D'autres textes, provenant essentiellement d'œuvres rabbiniques de caractère exégétique, juridique ou rituel, sont demeurés longtemps inconnus des historiens de l'Europe. C'est seulement au cours des dernières décades que ces textes ont été tirés de l'oubli grâce, entre autres, aux études de J. Brutzkus[3], de G. Flusser[4], de D. M. Dunlop[5], et à l'ouvrage de F. Kupfer et T. Lewicki[6] qui est un volumineux recueil de textes empruntés à ces sources, accompagnés d'un commentaire.

[1] J. Lelewel, *La géographie du Moyen Age*, t. I-IV, Bruxelles, 1852, voir surtout t. III et IV.
[2] *Monumenta Poloniae Historica*, éd. A. Bielowski, t. I-V, Lwów, 1864, voir surtout t. I.
[3] J. Brutzkus, « Trade with Eastern Europe, 800-1200 », dans *The Economic History Review*, t. III, pp. 31-41 ; « Perši zvistki pro Evreïv u Polšči ta na Rusi » (Premières mentions sur les Juifs en Pologne et en Russie), dans *Recueil Scientifique pour l'année 1927*, Académie des Sciences de l'Ukraine, Section historique, t. XXVI.
[4] G. Flusser, « A Report about the Slavs in a Hebrew Chronicle of the tenth Century », dans le *Český Časopis Historický*, t. XLVIII-XLIX, 1947-1948, pp. 238-241 et 611-613 (en tchèque avec un résumé anglais).
[5] D. M. Dunlop, *The History of the Jewish Khazars*, Princeton, New Jersey, 1954.
[6] Fr. Kupfer et T. Lewicki, éd. *Źródła hebrajskie do dziejów Słowian i niektórych innych ludów środkowej i wschodniej Europy (Les sources hébraïques relatives à l'histoire des Slaves et à certains autres peuples d'Europe centrale et orientale)*, Warszawa-Wrocław, 1956 (en polonais).

Nous nous proposons de passer en revue ces sources dont l'importance pour l'histoire proprement dite et pour l'histoire de la culture de l'Europe centrale et orientale et les rapports de ces pays avec l'Occident et l'Orient, a été sous-estimée par les chercheurs qui s'intéressent à ces problèmes.

L'intérêt que portent les écrivains juifs aux pays et aux peuples d'Europe centrale et orientale s'explique, d'une part, par l'existence des établissements juifs sur ces territoires, d'autre part, par le commerce juif. Nous pensons qu'il ne sera pas inutile de dire ici quelques mots de ces deux facteurs qui sont d'ailleurs étroitement liés.

L'apparition des Juifs en Europe centrale et orientale n'a eu lieu, semble-t-il, qu'au VIIIe siècle de notre ère. Elle est liée à deux faits importants, dont le premier est l'établissement d'un centre culturel et politique juif en Khazarie, grand empire turc dont le centre se trouvait sur la Volga inférieure. Cet empire qui comprenait, entre autres régions, le Caucase septentrional et la majeure partie de la Crimée, exerçait une forte influence culturelle et politique sur plusieurs peuples riverains de la Volga et sur les Slaves orientaux. Cette influence politique des Khazars dans l'est de l'Europe a sans doute permis aux Juifs khazars de s'établir dans tous les pays sujets de l'empire khazar[7]. Le second fait qui a favorisé la formation de colonies juives en Europe centrale (située à l'est de l'Elbe) et orientale, est le rôle joué par les marchands juifs dans le commerce entre l'Occident européen et l'Orient musulman. Comme ce commerce empruntait largement les voies d'Europe centrale et orientale, les pays traversés ne sont pas restés inconnus des marchands juifs venus d'Espagne et des pays francs ainsi que de Byzance et du pays du Califat Abbasside. Examinons d'abord le premier de ces faits.

Le judaïsme de Khazarie — qui ne s'est d'ailleurs jamais étendu à tout le pays et dont il ne faut pas exagérer l'importance — était, à l'origine, étroitement lié aux persécutions infligées en 723 aux Juifs de l'Empire Byzantin et à l'émigration qui s'ensuivit des masses juives vers la Crimée et le Caucase septentrional[8]. Les Juifs nouveaux venus dont la culture était de beaucoup supérieure à celle des Khazars barbares surent rapidement gagner à leur religion — de forme orthodoxe sans doute, et non pas karaïte, comme le voudraient certains savants — les classes supérieures des Khazars. Dès avant 730, un des khagans khazars avait embrassé le mosaïsme[9]. Vers le milieu du IXe siècle, le mosaïsme s'établit comme religion dominante des Khazars. Comme on le verra plus loin, cet état de choses durait encore au XIIe siècle. On trouvait d'ailleurs, à côté des Juifs orthodoxes, des Karaïtes, sectaires juifs qui rejettent le Talmud. Leurs colonies en Crimée existaient dès le IXe siècle[10]. Il semble que les Karaïtes aient exercé

[7] Sur les Khazars et leur conversion au mosaïsme voir entre autres : M. I. Artamonov, *Očerki drevnejšej istorii Hazar (Études d'histoire ancienne des Khazars)*, Leningrad, 1936 (en russe) ; A. Zajączkowski, *Ze studiów nad zagadnieniem chazarskim (Études sur le problème des Khazars)*, Kraków, 1947 (en polonais avec un résumé français) ; A. N. Poliak, *Khazaria*, Tel Aviv, 1944 (en hébreu) ; D. M. Dunlop, *op. cit.*, sq.

[8] H. Graetz, *Geschichte der Juden*, 5e éd., t. V, Leipzig, 1871, pp. 166-167.

[9] Voir à ce propos Dunlop, *op. cit.*, pp. 170 sq.

[10] H. Graetz, *op. cit.*, t. V, p. 256. D'après S. Szyszman (« Le roi Bulan et la conversion des Khazars », dans *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, t. XXXIII, fasc. 1, 1957, pp. 75-76), la conversion des Khazars au mosaïsme s'est produite par étapes. Selon ce savant « dans la première période, les missionnaires du mosaïsme sont venus du Khwarezm, où, à son tour, le karaïsme a pénétré d'Iran. Il ne faut pas perdre de vue que précisément dans ces territoires, le karaïsme avait des racines profondes... Plus tard, ou simultanément, un autre groupe de missionnaires karaïtes, venus de Byzance, est arrivé à travers

une certaine influence sur la population turque de Crimée et sur celle des steppes de la Mer Noire et qu'ils en profitèrent pour propager leur doctrine. Nous verrons qu'au XIIe siècle ils avaient converti un certain nombre de Comans. Tout indique que c'est justement de ces Comans convertis que descendent les Karaïtes actuels, habitants des territoires de l'U.R.S.S. et de la Pologne, dont la langue se rattache à celle des Comans anciens[11].

Quant aux Juifs orthodoxes qui habitaient l'empire khazar, ils semblent également avoir exercé une certaine influence sur la population des territoires avoisinants en Europe orientale et centrale. Une partie des Juifs russes était peut-être originaire de Khazarie. Rappelons, à ce propos, le passage de la chronique russe dite *de Nestor* (en 986 et 987) sur la tentative manquée de conversion au mosaïsme de toute la Russie dont les promoteurs étaient justement les Khazars judaïsés[12]. Il est possible que la communauté juive de Kiev, mentionnée déjà en 1113[13], ait été — en partie au moins — d'origine khazare, et sa présence s'expliquerait peut-être par la conquête khazare de Kiev (avant 859), dont parlent les chroniques russes[14]. On pourrait également supposer que l'installation des Juifs en Hongrie (d'après le voyageur judéo-arabe Ibrāhīm ibn Ya'qūb de Tortosa, en Espagne, ils y étaient déjà vers 965)[15] a été, à l'origine, étroitement liée à l'expansion des Khazars comme semble l'indiquer la présence de la tribu khazare des Kabares, ou Kavares, parmi les peuples magyars qui s'établirent à la fin du IXe siècle sur le moyen Danube et la Tisza[16]. La présence des Kabares sur le territoire nord-est de la Hongrie actuelle est généralement admise par les historiens[17]. Les Juifs hongrois jouirent, à l'origine, d'une grande liberté et, même après la conversion des Magyars au christianisme, eurent droit à beaucoup d'égards. Ce n'est que vers la fin du XIe siècle que certaines restrictions commencèrent à leur être imposées ; cependant, même deux siècles plus tard, les Juifs jouissaient en Hongrie de franchises plus grandes que dans les autres pays d'Europe ; ils pouvaient même exercer certaines fonctions officielles[18].

Les Juifs de Bohême sont cités pour la première fois au Xe siècle ; les Juifs de Prague, en particulier, sont mentionnés dans les biographies de saint Adalbert[19].

la Crimée ou le Caucase. L'un d'eux, Isaac Sangari, a réussi une action décisive, c'est-à-dire la conversion du roi khazar lui-même ». M. Szyszman ajoute cependant qu'il ne propose ce schéma que comme une hypothèse : « une solution définitive ne pouvant être donnée que par des documents nouveaux ». Voir aussi sur ce problème Dunlop, *op. cit.*, pp. 121-125 et sq.

[11] Sur les Karaïtes d'Europe centrale et orientale et leur histoire voir l'article récent de S. Szyszman, « Die Karäer in Ost-Mitteleuropa », dans *Zeitschrift für Ostforschung*, t. VI, 1957, fasc. 1, pp. 24-25.

[12] Dunlop, *op. cit.*, pp. 251-252.

[13] *Povest' vremennih let (Chronique dite de Nestor)*, éd. et trad. S. D. Lihačev et B. A. Romanov, Moscou-Leningrad, 1950, t. I, p. 196 (trad. russe, p. 399).

[14] *Ibid.*, p. 18 (trad. russe, p. 214). Cf. aussi Dunlop, *op. cit.*, p. 198.

[15] *Relacja Ibrāhīma ibn Ja'kūba z podróży do krajów słowiańskich w przekazie al-Bekrīego (Relatio Ibrāhīm ibn Ja'kūb de itinere slavico quae traditur apud al-Bekrī)*, éd. et trad. T. Kowalski, Kraków, 1946, p. 3 (trad. latine, p. 146).

[16] Sur les Kabares cf. H. Grégoire, « Le nom et l'origine des Hongrois », dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. 91, 1937, pp. 637-640.

[17] I. Kniezsa, « Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert », dans *Archivum Europae Centro-Orientalis*, t. IV, 1938, pp. 346-347.

[18] Sur les Juifs en Hongrie aux Xe-XIIIe siècles, cf. Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 54-56.

[19] Fr. Dvornik, *The Making of Central and Eastern Europe*, Londres, 1947, pp. 105 et 106 ; M. Lombard, « La route de la Meuse et les relations lointaines des pays mosans entre le VIIIe et le XIe siècle », dans *L'art mosan*, recueil de travaux publié par P. Francastel, Paris, 1953, p. 23 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*,

L'existence des colonies juives en Pologne remonte seulement au début du XIe siècle[20]. Il se peut que, dans ces deux pays, les premiers colons juifs soient arrivés de Khazarie, mais il est impossible d'écarter l'hypothèse d'une immigration juive venant de Byzance ou de Hongrie. En tout cas, même si de tels groupes avaient existé en Bohême ou en Pologne, ils auraient bien vite perdu leur importance au contact du nouveau flot juif venu d'Occident, d'Allemagne et de France, amené par le commerce juif de ces pays avec l'Europe centrale et orientale. Passons ainsi à ce second problème[21].

Le commerce juif avec l'Europe centrale et orientale était, à ses débuts, étroitement lié au fait que les Juifs d'Occident — surtout les Juifs espagnols, français et rhénans — jouaient un rôle important dans le commerce international de l'Europe occidentale avec l'Orient musulman. Ce commerce a commencé à la fin du VIIIe siècle sur l'initiative des commerçants arabes et musulmans[22]. De nombreuses colonies de marchands juifs se sont formées le long des routes commerciales qui rattachaient l'Europe occidentale aux pays du Califat Abbaside. D'un intérêt particulier à cet égard, était la route décrite, vers le milieu du IXe siècle, par le géographe arabe Ibn Khordādhbeh, empruntée par les commerçants Rādhānites (dont le nom dérive peut-être du nom du fleuve Rhône), c'est-à-dire les commerçant juifs de la France méridionale et d'Espagne[23]. Cette route qui traversait les régions situées au nord du « pays de Rome » (en arabe : Rūmiya ; il s'agit ici de l'Italie) et les pays slaves (en arabe : bilād aṣ-Saqāliba) aboutissait à la capitale de Khazarie située à l'embouchure de la Volga, puis elle allait par la Mer Caspienne jusqu'en Perse, Transoxiane et Chine. Les Rādhānites parlaient entre autres l'arabe, le persan, l'espagnol, le français et les langues slaves. Cette dernière information que nous devons à Ibn Khordādhbeh est des plus intéressantes[24]. Elle est d'ailleurs pleinement confirmée par les sources hébraïques d'Europe occidentale qui abondent, à partir du XIe siècle, en gloses slaves.

Parmi les colonies commerciales juives, établies au haut Moyen Age le long de la route qui reliait l'Europe occidentale à l'Orient, nommons surtout Lyon, Verdun, Mayence, Ratisbonne, Prague et Kiev. Mayence et Verdun ont joué un grand rôle ; c'est à Verdun que s'était créé, au cours du Xe siècle, un important commerce de castrats slaves. Si l'on en juge par le récit d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb, qui nous a été transmis par al-Qazwīnī, géographe et cosmographe arabe du XIIIe siècle[25], les relations commerciales que Mayence entretenait avec l'Orient étaient très poussées. C'était la ville de Kiev qui servait d'intermédiaire dans ce commerce entre l'Europe occidentale et l'Orient musulman. On constatait, dès

pp. 47-48. Voir aussi sur l'histoire des Juifs de Prague au Moyen Age H. Tykocinski, « Vorarbeiten zur *Germania Judaica* », dans le *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums*, t. 53, 1909, pp. 344-359.

20 Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 36-37 et 41-44. Il s'agit de l'établissement juif à Przemyśl dans le sud-est de la Pologne actuelle.

21 Sur le commerce juif avec l'Europe orientale, cf. Brutzkus, *Trade with Eastern Europe*, *passim* ; « Premières mentions sur les Juifs en Pologne et en Russie », *passim*. Voir aussi Lombard, *op. cit.*, *passim*.

22 Voir à ce propos T. Lewicki, « Świat słowiański w oczach pisarzy arabskich » (Le monde slave vu par les auteurs arabes), dans *Slavia Antiqua*, t. II, pp. 333-336.

23 Lombard, *op. cit.*, pp. 12-13, 18, 22-23 ; T. Lewicki, *Źródła arabskie do dziejów Słowiańszczyzny (Les sources arabes relatives à l'histoire des pays slaves)*, t. I, Wrocław-Kraków, 1956, pp. 74-77, 119-120 et 141-152.

24 *Kitâb al-masâlik wa 'l-mamâlik auctore Abu 'l-Kâsim Obaidallâh ibn Abdallâh Ibn Khordâdhbeh*, éd. de Goeje, dans *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VI, Leyde, 1889 ; Lewicki, *Les sources arabes relatives à l'histoire des pays slaves*, pp. 74, 75, 121.

25 G. Jacob, *Arabische Berichte von Gesandten an germanische Fürstenhöfe aus dem 9. und 10. Jahrhundert*, Berlin-Leipzig, 1927, p. 31.

le milieu du xe siècle, et jusqu'à la fin du xie siècle, une nette intensification de ces relations entre Mayence et Kiev, ainsi qu'avec toute la Russie méridionale. Le commerce avec l'Orient rapportait aux Juifs de Mayence d'immenses bénéfices et leur permettait de rivaliser avec les villes d'Italie. Alarmé par les progrès florissants du commerce juif de Mayence, le doge de Venise s'adressa en 932 à l'empereur Henri Ier et à l'archevêque de Mayence, en les priant de chasser les Juifs ou bien de leur interdire le commerce des métaux, des tissus et des épices venus d'Orient. Outre ces marchandises et le trafic des esclaves slaves, les fourrures de prix intéressaient les commerçants juifs d'Europe occidentale[26].

Les esclaves et les fourrures étant avant tout importés d'Europe orientale et centrale, les commerçants rādhānites étaient amenés à s'établir en Bohême et en Pologne. Il se peut que, situées sur la grande route commerciale, qui reliait l'Europe occidentale aux pays de l'Orient musulman, ces colonies aient aussi tiré grand profit du commerce de transit.

Nous avons déjà mentionné l'existence de commerçants juifs à Prague à la fin du xe siècle. Les biographies de saint Adalbert nous apprennent qu'ils faisaient le trafic des esclaves. Il y avait aussi, au commencement du xie siècle — il en sera question plus loin — un établissement juif à Przemyśl, ville située au croisement de deux routes de commerce : Prague-Cracovie-Kiev et la Hongrie-Kiev. L'importance de ce centre est confirmée par la découverte, faite vers le milieu du xixe siècle, d'un grand « trésor » de dirhems (monnaie arabe d'argent) de la dynastie iranienne des Samanides, datant de la première moitié du xe siècle[27]. Nous verrons que certains documents hébreux des xie et xiie siècles font état également du commerce des marchands juifs de Rhénanie avec la Pologne. Gallus Anonyme, le célèbre chroniqueur polonais du xie siècle, relate que la reine Judith rachetait en Pologne les esclaves aux négociants juifs — ce qui prouve aussi l'existence de ce commerce. Dernière confirmation de ce phénomène, les découvertes dites des « trésors d'argent » polonais des xe et xie siècles, où les monnaies provenant des villes rhénanes et d'Europe occidentale sont fort nombreuses.

En dehors de la route qui d'Europe occidentale passait par la Pologne et Kiev, jusqu'en Orient musulman, il existait une autre route de commerce le long du Danube, qui traversait la Bavière et la Hongrie. C'est cette route que suivaient les commerçants juifs des villes rhénanes, surtout ceux de Mayence dont la présence en Hongrie, à partir du xie siècle, est assez fréquemment mentionnée par des auteurs hébreux et chrétiens[28]. Les commerçants juifs qui étaient en relations commerciales avec l'Europe orientale, la Russie en particulier, sont cités sous le nom de *ruzarii*, dans les sources occidentales et *holkhe Russia*, dans les textes hébraïques[29].

En Europe centrale et orientale, les colonies juives s'établissaient aussi le long des voies commerciales d'importance secondaire. Nous savons, par exemple, qu'il y avait une colonie de ce genre à Magdebourg dès la seconde moitié du xe siècle. Le voyageur juif Ibrāhīm ibn Ya'qūb de Tortosa parle, vers 965, de Mallāḥat-Yahūd (« Saline juive »), colonie juivesitu ée sur la route de Magdebourg à Prague, en pays slave[30].

[26] Brutzkus, *Trade with Eastern Europe, passim ;* « Premières mentions sur les Juifs en Pologne et en Russie », *passim ;* Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 24-26.
[27] Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 41-44.
[28] *Ibid.*, pp. 70-83.
[29] Brutzkus, *Trade with Eastern Europe, passim ;* « Premières mentions sur les Juifs en Pologne et en Russie », *passim ;* Lombard, *op. cit.*, pp. 22-23.
[30] *Relatio Ibrāhīm ibn Ja'kūb*, éd. et trad. Kowalski, pp. 49 et 87 (trad. lat., p. 146). Sur ce sujet cf. encore I. Halpern, dans *The Jews*, éd. Finkelstein.

***

Après cet examen sommaire des raisons qui poussèrent les écrivains juifs du Moyen Age à s'intéresser aux pays d'Europe centrale et orientale, passons en revue les témoignages qu'ils nous ont laissés sur ces pays et les Juifs qui s'y étaient installés. Notons d'abord que seule une infime partie des sources hébraïques médiévales relatives à ces questions a fait l'objet d'une édition critique et est, de ce fait, accessible aux chercheurs non hébraïsants. La majeure partie de ces sources ne nous est connue que par de vieux manuscrits et des textes imprimés en hébreu ou par des éditions critiques juives des XIXe et XXe siècles, publiées pour des raisons exclusivement religieuses, juridiques ou rituelles, ce qui rend la tâche des savants particulièrement ardue.

L'Europe orientale, semble-t-il, est mentionnée pour la première fois dans les sources hébraïques par Eldad ha-Dani (« Danite »), voyageur juif du IXe siècle. Vers 880, alors qu'il se trouvait à Kairouan, il raconta qu'il était originaire, soi-disant, de la tribu juive Dan (d'où son surnom) qui, ainsi que d'autres tribus juives disparues, aurait habité un pays du nom de Hawila ha-qeduma. De ces nombreux détails fantastiques cités par Eldad, relevons ceux qui ont trait à la tribu de Siméon et à la moitié de celle de Manassé qui auraient habité le pays des Khazars où vingt-cinq peuples différents, y compris des musulmans, leur payaient un tribut[31]. Pour légendaire qu'elle soit, cette information nous livre des détails authentiques que Eldad a pu recueillir sur la Khazarie, de la bouche d'un voyageur ou d'un commerçant juif, lors de son séjour en Orient vraisemblablement. Nous savons en effet que, durant la seconde moitié du IXe siècle, le Khagan khazar et les classes gouvernantes de ce pays professaient le mosaïsme et que la souveraineté des Khazars s'étendait sur plusieurs peuples d'Europe orientale et que Itil, leur capitale, outre les Khazars judaïsés et les Juifs, avait une population musulmane assez importante. La garde du corps des Khagans khazars qui professaient le judaïsme se composait, en partie, de musulmans.

La seconde source hébraïque importante qui nous donne des renseignements sur les pays et les populations d'Europe centrale et orientale est l'œuvre anonyme, attribuée à Josef ben Gorion, et connue généralement sous le titre de *Livre de Josippon* (aussi Josifon ou Josiphon). Ce livre raconte l'histoire des Juifs de l'époque de Daniel à la chute de Jérusalem en l'an 70 de notre ère. On admet généralement que le *Livre de Josippon* est l'œuvre d'un auteur anonyme juif, originaire d'Italie, comme le laisse penser, entre autres, l'italianisation des noms géographiques et des noms de personnes. En ce qui concerne la date à laquelle le *Livre de Josippon* aurait été écrit, les savants ne se sont pas mis d'accord. Certains supposent qu'il remonte au début du IXe siècle, d'autres le situent vers le milieu du Xe siècle. C'est à cette dernière hypothèse que se range G. Flusser. D'après lui, le *Livre de Josippon* aurait été composé au cours de la période comprise entre l'arrivée des Hongrois sur le Danube (vers l'an 895 de notre ère) et la reprise de la ville de Tarse par les Byzantins (en 965). Nous possédons plusieurs manuscrits et anciennes éditions de cette œuvre datant des XVe et XVIe siècles, ainsi que des fragments d'un manuscrit du Caire, du XIIe siècle, où figure le passage sur les Slaves[32].

[31] Sur Eldad ha-Dani et son récit, cf. A. Epstein, *Eldād ha-Dāni, seine Berichte über die X Stämme und deren Ritus*, Saint-Petersbourg, 1891 ; Fr. Kupfer et S. Strelcyn, « Un nouveau manuscrit à propos de 'Eldād Haddānī », dans *Rocznik Orientalistyczny*, t. XIX, 1954.

[32] G. Flusser, « A Report about the Slavs in a Hebrew Chronicle of the tenth century ; the Author of the Book of Josiphon », dans *Zion*, t. XVIII, nos 3-4,

A l'instar de beaucoup d'autres chroniques médiévales, le *Livre de Josippon* commence par une énumération des peuples, fondée sur la table biblique des descendants de Japhet (*Gen.*, x). Cette énumération identifie les descendants de Togarma, petit-fils de Japhet, avec les populations turques qu'elle localise, pour la plupart, sur le fleuve Atil (nom turc de la Volga), à l'exception des Hongrois (« Ungar » dans le texte), des Bulgares (« Bulgar » dans le texte — il s'agit des Bulgares encore non slavisés), et des Pétchénègues que l'auteur situe sur le « Danubi » (Danube). Cette énumération des peuples descendant de Japhet identifie un autre nom biblique, Tiras, avec les populations russes (« Rusi » et « Rosi » dans le texte), et les situe sur le fleuve Kiwa, ou Kiyawa, nom que l'auteur attribue au fleuve Dniepr à cause de la ville de Kiev située sur ce fleuve.

Est cité aussi le nom biblique de Dodanim, peuple confondu avec les Danois (« Daniški » dans le texte). Parmi les peuples issus des Dodanim, le *Livre de Josippon* cite les Slaves ; nous distinguons, parmi eux, les Moraves (« Morawa » comme dans la chronique russe dite de Nestor), les Croates (« Karwati » dans le texte) et les Serbes (« Sorbin » dans le texte — ce qui correspond au nom de ce peuple en slave, au singulier). Après les Serbes, viennent les Luṣanin (lire « Lutsanin »), mot qui dérive probablement du nom de la tribu tchèque Lučane (Lučanin, au singulier). Les autres noms cités sont plus difficiles à déchiffrer. Le *Livre de Josippon* désigne les Slaves en général par le nom « Sclavi », en notant qu'on les considère parfois comme les descendants de Kana'an, fils de Cham, « esclave des esclaves de ses frères », comme il est dit dans la Bible. Cette identification repose certainement sur celle de « Sclavi », nom latin des Slaves, avec *sclavi*, « esclaves » en latin moyen ; ce dernier terme est d'ailleurs étroitement lié, quant à sa genèse, au nom latin des Slaves[33].

Nous trouvons aussi de nombreuses informations sur les pays et populations d'Europe orientale dans la lettre de Ḥasdaï (aussi Ḥisdaï) ben Šapruṭ au roi khazar Joseph, et dans la réponse de ce prince[34]. Ḥasdaï ben Šapruṭ était un médecin juif et haut dignitaire des finances à la cour des califes de Cordoue : 'Abd ar-Raḥmān III (912-961) et de son successeur al-Ḥakam (961-976). Il jouissait d'une grande confiance, surtout auprès de 'Abd ar-Raḥmān III qui sut mettre à profit sa connaissance des langues (Ḥasdaï ben Šapruṭ parlait, entre autres, le latin) et son talent de diplomate et l'utilisa comme médiateur dans les pourparlers qui eurent lieu en 965 avec Jean de Görz, envoyé de l'empereur Otton Ier. Il l'envoya, en 956 et 958, remplir d'importantes missions auprès des souverains chrétiens de l'Espagne du Nord. Ḥasdaï ben Šapruṭ s'intéressait vivement à la science et à la littérature hébraïques et entretenait des rapports étroits avec les personnalités juives les plus remarquables de l'époque.

La lettre de Ḥasdaï ben Šapruṭ au roi Joseph présente — de l'avis unanime des savants — un caractère absolument authentique[35]. On ne peut en dire autant de la réponse du roi khazar dont nous avons deux versions et qui est sujette à

1953, pp. 109-126 (en hébreu) ; P. K. Kokovcov, *Evrejsko-hazarskaja perepiska v X veke (La correspondance judéo-khazare au Xe siècle)*, Leningrad, 1932, pp. XXVIII-XXX.

[33] Lelewel, *op. cit.*, t. III, pp. 10-19 ; Flusser, « A Report about the Slavs in a Hebrew Chronicle of the tenth century », *op. cit.*, pp. 238-241 (et résumé anglais, pp. 611-613).

[34] La correspondance hébreu-khazare a été publiée pour la première fois en 1577 à Constantinople par Yiṣḥaq 'Aqriš dans l'œuvre intitulée *Qol Mebasser*. Cette édition a été suivie de plusieurs autres, dont la plus récente, et la plus critique, est l'édition de P. Kokovcov. Sur Ḥasdaï ben Šapruṭ, cf. aussi M. Steinschneider, *Die arabische Literatur der Juden*, Frankfurt a. M., 1902, pp. 115-117 ; J. Mann, *Texts and Studies in Jewish History and Literature*, Cincinnati, 1931, t. I, pp. 3-21.

[35] Voir à ce propos Dunlop, *op. cit.*, pp. 133-144.

caution. Elle est cependant très ancienne elle aussi, on la cite dans la littérature hébraïque d'Espagne dès la fin du XIe siècle[36].

Aux informations les plus intéressantes sur les pays et les peuples d'Europe centrale et orientale que nous devons à la lettre de Ḥasdaï ben Šapruṭ et qui traitent de la Khazarie, des Hongrois (« Hungarin » dans le texte), des Russes (« Rus » dans le texte) et des Bulgares de la Volga (« Bulgar » dans le texte) s'ajoutent celles qui parlent d'un mystérieux peuple slave « Gebalim », dont le souverain avait envoyé des délégués à 'Abd ar-Raḥmān III[37]. Il se peut que l'auteur de ce document ait désigné par ce terme biblique (« Gebal » = Byblos en Phénicie) les Tchèques dont la capitale, Prague, était, comme nous l'avons dit, un centre commercial important sur la route menant de l'Espagne aux pays de l'Orient musulman. En parlant des Slaves, Ḥasdaï ben Šapruṭ emploie le mot arabe *al-Ṣaqlab*.

La réponse du roi Joseph contient des renseignements encore plus abondants sur l'Europe orientale. Outre l'intéressante table généalogique des peuples turcs et la description minutieuse de la capitale khazare, ainsi que de la Khazarie proprement dite (la partie nord-est du Caucase), ce document est une mine d'information sur le mosaïsme khazar et nous donne (surtout dans sa version détaillée) une quantité de noms de populations d'Europe orientale qui dépendaient du Khaganat khazar.

Vers la fin du XIe siècle, un passage de la lettre du roi Joseph fut inséré par Yehuda ben Barzillaï, écrivain juif de Barcelone, dans l'œuvre intitulée *Sepher ha-'ittim*. A cette même lettre se rattachent deux passages de *Sepher ha-Kozari* de Yehuda ha-Lewi (vers 1140-1141), ainsi qu'un passage de *Sepher ha-Qabbala* d'Abraham ben Da'ud, écrivain juif, mort en 1180[38].

De ces documents, on peut rapprocher deux lettres de Ḥasdaï ben Šapruṭ, destinées à Byzance — vraisemblablement à l'impératrice Hélène et à son époux Constantin Porphyrogénète — où ce dignitaire s'occupa de la situation des Juifs byzantins. Dans l'une d'elles, il est question, entre autres, du pays des Khazars[39]. Un document particulièrement important, mais qui n'a pas encore été suffisamment analysé, est la lettre d'un Juif khazar à Ḥasdaï ben Šapruṭ, publiée par S. Schechter, d'après un manuscrit appartenant à la collection de la bibliothèque universitaire de Cambridge[40]. Ce document, dont seul un fragment a été conservé, traite, entre autres, de l'histoire de la Khazarie et, en premier lieu, des rapports khazaro-byzantino-russes au Xe siècle. Le prince russe Helgu qui y est mentionné, est probablement le prince Oleg des chroniques russes (870-912) ; il n'est pas impossible, cependant, qu'il s'agisse ici de la princesse Olga qui régna vers le milieu du Xe siècle (env. 945-960) après la mort de son mari Igor, en qualité de régente. Ce document contient lui aussi une description du pays des Khazars et de leur capitale.

Les allusions, assez rares dans les écrits hébreux des IXe et Xe siècles, aux

[36] Dunlop, après une analyse détaillée de la réponse de Joseph (*op. cit.*, pp. 144-154) dit : « It is difficult not to admit that the reply of Joseph is in the main authentic. »
[37] L'hypothèse émise par T. E. Modelski dans son étude *Król « Gebalim » w liście Chasdaja (Le roi de « Gebalim » dans la lettre de Ḥasdaï)*, Lwów, 1910, selon laquelle les Gebalim seraient les Allemands sujets d'Otton Ier (voir aussi Dunlop, *op. cit.*, p. 137) ne me paraît pas acceptable.
[38] Kokovcov, *op. cit.*, pp. XXXVII, 127-131 et 134 ; Dunlop, *op. cit.*, pp. 116-117 et 132-133. Abraham ben Da'ud parle des juifs orthodoxes originaires de la Khazarie qu'il a rencontrés à Tolède, en Espagne.
[39] Mann, *op. cit.*, t. I, pp. 21-23.
[40] Schechter, *op. cit.*, pp. 181 sq. ; Kokovcov, *op. cit.*, pp. XXVI-XXVIII, XXX-XXXVI, 33-36 (texte hébreu du document) et pp. 113-123 (traduction russe et commentaire).

Slaves et autres populations d'Europe centrale et orientale, se font plus fréquentes et plus variées dans les siècles qui suivent. Pendant cette période, elles apparaissent surtout, mais pas exclusivement, dans les ouvrages religieux, juridiques ou rituels, dans les commentaires de la Bible et du Talmud, par exemple, dans les livres de prière, et surtout dans les «répons» (*še'elothu-tešuboth* en hébreu), c'est-à-dire les décisions, dans les affaires touchant à la loi ou au rite, prises par d'éminents rabbins, notamment par ceux de la France du Nord, des provinces rhénanes et de Bohême.

En Europe occidentale, Mayence était alors un des centres les plus importants de la culture juive ; nous avons déjà vu qu'il existait dans cette ville une riche communauté juive dont la prospérité relevait essentiellement du commerce avec l'Europe orientale et les pays musulmans du Proche-Orient. De la fin du xe au début du xie siècle, y vécut un éminent savant juif, le rabbi Geršom ben Yehuda (mort en 1028 ou, plutôt, en 1040). On suppose qu'il est l'auteur d'un commentaire du Talmud qu'on a coutume d'appeller maintenant *Commentaire de Mayence ;* ceci est d'ailleurs bien possible pour une partie de son œuvre : le commentaire du traité talmudique *Ḥullin*. Ce texte contient quatre gloses slaves (dans le texte on s'est servi du terme «kana'anéen»), les plus anciennes qu'on puisse rencontrer dans les écrits hébreux du haut Moyen Age. Leur présence dans le *Commentaire de Mayence* indique que les commerçants juifs de Mayence connaissaient le slave et confirme, en même temps, l'information donnée par Ibn Khordādhbeh sur l'emploi de cette langue par les commerçants juifs dits *Rādhānites*[41].

Yehuda ben Me'ir ha-Kohen, disciple de Geršom ben Yehuda, était un éminent savant de Mayence dont l'activité connut son plein épanouissement au cours de la première moitié du xie siècle. Il paraît vraisemblable que son ouvrage principal : *Sepher ha-dinim*, qui comprend un recueil des divers répons sur la loi et le rite israélites, ait été écrit encore du vivant de Geršom ben Yehuda, donc avant 1028 (ou plutôt avant 1040). Malheureusement, cet ouvrage a été perdu à l'exception de quelques répons transmis par des auteurs postérieurs à lui tels que : Eli'ezer ben Yo'el (mort en 1235), Yiṣḥaq ben Moše et Me'ir de Rothenbourg (qui écrivent vers le milieu du xiiie siècle). Une partie importante de ces répons de Yehuda ben Me'ir, conservés jusqu'à ce jour et qui sont au nombre de six, ont trait à la Pologne et à la Hongrie, et au commerce des Juifs de Mayence avec ces pays. Il en est un qui offre un intérêt particulier pour l'histoire de la Pologne. Il y est question d'une attaque contre la ville de « Premut », ou « Premiš » (Przemyśl sur le San, dans le sud-est de la Pologne actuelle) dans le pays nommé « Poloni ». Au cours de cette attaque — que je rattache à l'expédition de Jaroslav le Sage, prince de Kiev, contre la Pologne orientale en 1030 et 1031 — la communauté juive de Przemyśl a souffert elle aussi, et ses membres furent vendus comme esclaves. Les autres répons de Yehuda ben Me'ir mentionnent les marchandises qu'on importait de Pologne (à Mayence sans doute) ; ils donnent aussi quelques détails sur la frappe des monnaies en Hongrie et sur certaines marchandises exportées par la Hongrie et les pays slaves vers Mayence[42].

[41] *Le Commentaire de Mayence* a été publié en marge de l'édition du Talmud de Romm, Wilno, 1880-1886. Une analyse détaillée de cette œuvre a été donnée par A. Epstein, « Der Gerschom Meor ha-Golah zugeschriebene Talmud-Commentar », dans *Festschrift zum sechzigstem Geburtstgage Moritz Steinschneider's*, Leipzig, 1896, pp. 115-146 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 21-31.

[42] Sur Yehuda ben Me'ir ha-Kohen, cf. Brutzkus, « Premières mentions sur les Juifs en Pologne et en Russie », p. 9 ; V. Aptovitzer, *Introduction ad Sefer Rabiah*, Jérusalem, 1938, p. 451 (en hébreu). Voir aussi les répons de rabbi Me'ir de Rothenbourg, éd. de Prague, 1608, nos 885, 887, 903, 904, 935 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 32-60.

Nous trouvons d'autres renseignements sur l'histoire du commerce de la Russie — sans doute s'agit-il ici surtout de Kiev — avec l'Occident et les communautés juives de Hongrie dans le répons du rabbi Qalonimos ben rabbi Šabbathaï ; ce répons figure dans l'ouvrage intitulé *Šibbole hal-leqeṭ*, de Ṣidqiyyah ben Abraham de Rome. Cet ouvrage date de la première moitié du XIIIe siècle. L'auteur du répons, originaire de Rome, s'était établi à Worms, probablement peu après 1064. Le répons de Qalonimos parle d'une caravane de commerçants juifs de Ratisbonne qui, revenant de Russie, s'était arrêtée non loin d'une certaine ville hongroise sur le Danube[43].

Un autre écrivain juif, dont les écrits présentent un certain intérêt pour les slavisants et les historiens, est le rabbi Šelomo ben Yiṣḥaq (aussi : Yiṣḥaqi, et souvent appelé « Raši », abréviation formée des premières lettres de son nom) qui vécut, vers 1028-1105, dans le nord de la France, à Troyes, ville d'une grande importance au Moyen Age. Il est l'auteur d'un commentaire de la Bible et du Talmud dans lequel, lorsqu'il explique des termes araméens ou hébreux, il emploie des gloses françaises (3 000 environ) ou, plus rarement, des gloses allemandes (une douzaine environ) et slaves. La connaissance du slave chez un écrivain qui vivait aussi loin des pays slaves confirme une fois de plus les dires de Ibn Khordādhbeh qui prétendait que les commerçants rādānites, originaires de France, étaient polyglottes car c'est certainement à eux que Šelomo ben Yiṣḥaq devait ces gloses. Outre les mots slaves, nous trouvons dans le commentaire de Raši une description des frontières hongroises, brève mais exacte ; peut-être la tenait-il de quelque commerçant juif qui avait visité ces régions[44].

A la fin du XIe et au début du XIIe siècles nous trouvons un écrivain juif dont l'œuvre contient des données intéressantes sur l'Europe orientale : le rabbi Yiṣḥaq ben Ašer ha-Lewi, dit « Riba » (abréviation des premières lettres de son nom). Il aurait étudié à Mayence, puis à Troyes, chez Raši. Il a certainement fait du commerce et nous apprend qu'il s'est rendu en Russie pour cela. Deux courts passages de ses œuvres évoquent ce pays, les coutumes et mœurs des habitants, le commerce des marchands juifs d'Europe occidentale avec les pays russes. Ces textes ne nous sont d'ailleurs connus qu'à travers les récits d'écrivains qui lui sont postérieurs[45].

De nombreuses gloses slaves figurent dans certains manuscrits de Joseph Qara, savant juif originaire du nord de la France, vivant au début du XIIe siècle. Il s'occupait essentiellement d'exégèse biblique et on lui doit une série de commentaires, plus ou moins originaux, sur certains livres de l'Ancien Testament. Il est possible d'ailleurs que Joseph Qara ne soit l'auteur que d'une partie des ouvrages qu'on lui attribue et que le reste soit de ses élèves qui écrivaient sous la dictée du maître, comme c'était l'usage au Moyen Age dans les écoles supérieures juives. Nous avons donc affaire ici à un genre de notes universitaires très variables selon les manuscrits. Dans certains, à côté des gloses françaises auquel l'auteur a recours pour expliquer les mots hébreux difficiles, on rencontre aussi des gloses slaves qui n'ont peut-être pas été insérées dans le texte par l'auteur lui-même mais par ses disciples des pays slaves et de Bohême en particulier. Nous connaissons, jusqu'à maintenant, quatorze gloses slaves dans l'œuvre de Joseph Qara, mais tous les manuscrits connus n'ont pas été suffisamment examinés pour conclure. Ces gloses sont d'une importance considérable pour les slavisants

43 *Šibbole hal-leqeṭ*, éd. S. Buber, Wilno, 1886, p. 47 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 61-83.

44 Le commentaire de Raši a été publié dans toutes les éditions du Talmud. Sur l'auteur, cf. W. Bacher, « Raschi », dans *Jahrbuch für jüdische Geschichte und Literatur*, t. IX, Berlin, 1906, pp. 86-108 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 87-94.

45 Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 96-100.

et les historiens de la culture matérielle. Elles nous apprennent, par exemple, que les Slaves du XIIe siècle connaissaient l'emploi du savon et que les femmes slaves portaient des colliers (« monista ») faits de perles de verre rouges et vertes. Dans une de ces gloses, nous trouvons une description minutieuse de certains détails vestimentaires des femmes slaves[46].

Le Rabbi Eli'ezer ben Natan de Mayence (« Raben ») qui écrivait vers le milieu du XIIe siècle, donne lui aussi de précieux renseignements sur les coutumes des Slaves et le commerce des provinces rhénanes avec leur pays dans son ouvrage intitulé : *Eben ha-'Ezer* ou *Sepher Raben*. Ce texte, de caractère juridique, religieux et rituel, jouissait d'une grande popularité et était souvent cité par les écrivains juifs du Moyen Age. Il fut publié pour la première fois en 1610, à Prague. Il contient des données sur les coutumes de la population juive et non juive de plusieurs pays d'Europe, sur les relations commerciales et le prix des marchandises. Les renseignements sur les Slaves semblent être le résultat d'observations personnelles faites par le rabbi Eli'ezer ben Natan au cours de ses voyages en Russie. Citons, entre autres, l'intéressante description de la caravane des commerçants juifs en Russie[47].

Une courte note sur la Russie figure également dans l'œuvre du rabbin rhénan Yo'el ben Yiṣḥaq qui vivait à Bonn, ou à Mayence, en 1110 ou 1120-1200[48].

Nous trouvons, d'autre part, vers le milieu du XIIe siècle, l'écrivain Maïmon ben Joseph, père d'un des plus célèbres savants juifs du Moyen Age, Moïse Maïmonides. Maïmon ben Joseph est né vers la fin du XIe siècle en Espagne musulmane où il a passé la plus grande partie de sa vie. En 1148, ou 1149, il émigre avec sa famille, d'abord en Espagne chrétienne, puis à Fez où, apparemment, il se convertit à l'Islam. En 1165, il part pour la Palestine. Il est mort quelques mois plus tard, soit en Palestine, soit au Vieux Caire, en Égypte, où sa famille s'est définitivement fixée. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont un recueil de répons. Il mentionne quelque part la Hongrie, ses mines de sel gemme et leur exploitation[49].

Une source importante pour l'histoire de l'Europe centrale et orientale, surtout pour celle des pays slaves, est la relation de voyage du rabbi Benjamin ben Jonah, voyageur juif de la seconde moitié du XIIe siècle. Il était originaire de Tudèle, ville commerçante petite mais importante, située sur la frontière d'Aragon et de Navarre où vivait une nombreuse et très active communauté juive. Le rabbi Benjamin, un commerçant probablement, avait voyagé entre 1165-1173 (d'après certains savants entre 1160-1173) à travers une grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ; il a laissé un compte rendu intéressant de son périple qui nous apporte des matériaux inestimables pour l'histoire des communautés juives et du commerce de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique au XIIe siècle. Les historiens d'Europe orientale s'intéresseront surtout aux passages relatifs à l'Italie et à la Grèce, aux commerçants hongrois, bulgares et pétchénègues à Constantinople. Benjamin de Tudèle parle aussi de la Bohême

[46] Une partie des gloses slaves de l'œuvre de Joseph Qara a été publiée par A. Harkavy (Garkavi) dans l'étude intitulée *Die Juden und die slawischen Sprachen*, Wilno. Sur la biographie de Joseph Qara et sur son œuvre, cf. A. Epstein, « R. Joseph Qara und sein Commentar zur Kohelet », dans le *Magazin für die Wissenschaft des Judenthums*, t. XIII, 1886, pp. 208-261. Cf. aussi Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 101-123.

[47] Sepher Raben, éd. de Prague, 1610, fos 8, 52, 53, 61, 68, 74, 77 et 82 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 124-137.

[48] Aptovitzer, *op. cit.*, p. 39 et 465 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 138-140.

[49] Steinschneider, *op. cit.*, pp. 197 et 199 ; A. H. Freimann, « Responsa of R. Maimon the Dajjan, the Father of Maimonides », dans *Tarbiz*, t. VI, no 3, Jérusalem, pp. 164-165 (en hébreu) ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 141-147.

(« Behem » en hébreu) et de la Russie (« Rusiya » en hébreu) ; il parle du trafic d'esclaves tchèques et russes, ainsi que de l'exportation des fourrures russes de grand prix[50]. Mais si le trafic d'esclaves en Russie au XII[e] siècle nous est confirmé par les sources arabes de l'époque, on ne saurait en dire autant de celui des esclaves tchèques.

Dans son compte rendu de voyage, le rabbi Petaḥyah de Ratisbonne fournit sur l'Europe orientale des informations encore plus précieuses. En 1175-1190 il avait circulé en Europe orientale et en Asie, en passant par Prague, la Pologne, la Russie, la Khazarie, l'Arménie, la Médie, la Perse, la Babylonie et la Palestine. Malheureusement, son récit, connu sous le titre de *Sibbub ha-'olam*, ne s'est conservé que sous une forme abrégée et plus tardive. De tous les précieux renseignements que nous donne cet ouvrage, relevons surtout la description très exacte des Comans, peuple turc, nomades des steppes de la mer Noire — Petaḥyah avait traversé les régions habitées par ces populations en se rendant de Kiev en Khazarie. Il désigne les Comans par le terme biblique de « Qedar ». Les sectaires israélites qui, d'après Petaḥyah, vivaient parmi les Comans et ne connaissaient pas le Talmud, étaient certainement identiques aux Karaïtes actuels[51].

Yiṣḥaq ben Dorbalo, commerçant et voyageur juif, était un contemporain du rabbi Petaḥyah de Ratisbonne. Nous ne connaissons malheureusement ni la date, ni le lieu de sa naissance. Nous savons seulement que, dans sa jeunesse, il vécut quelque temps, vers 1140, en Champagne, puis à Worms où il étudia les documents hébreux. Dans la seconde moitié du XII[e] siècle, il séjourna en Bohême où il rencontra le célèbre rabbin de Prague, Yiṣḥaq ha-Laban, frère du rabbi Petaḥyah de Ratisbonne. Son passage à Prague s'explique probablement par ses voyages d'affaires en Pologne et en Russie. Il s'arrêtait partout, étudiait la vie, les mœurs et l'histoire des Juifs.

Yiṣḥaq ben Dorbalo n'a laissé aucune œuvre originale. Son activité d'écrivain s'est bornée à un remaniement d'un ouvrage de caractère religieux, rituel et populaire au Moyen Age, appelé *Maḥzor Vitry* (la première version de ce livre date du commencement du XII[e] siècle) qu'il compléta d'une série d'intéressants addenda. C'est à lui que nous sommes redevables du renseignement cité dans la source médiévale anonyme *Sepher ha-Asuphoth* (antérieure à 1230). Certains passages de ces œuvres nous apprennent le séjour de Yiṣḥaq ben Dorbalo à Prague et en Russie, ainsi que les voyages d'autres commerçants juifs en Pologne (« Polen » dans le texte)[52].

Nous connaissons la situation des communautés juives en Pologne, en Russie et en Hongrie, d'après le répons du rabbi ben Yiṣḥaq de Bohême, remarquable commentateur du Talmud, qui vécut à la fin du XII[e] et au commencement du XIII[e] siècle (né avant 1150, mort avant 1234). Dans sa jeunesse, il passa quelque temps en Champagne, probablement pour des raisons à la fois commerciales et savantes. Arrivant de France en Bohême, peut-être s'est-il arrêté à Ratisbonne (ce répons est en effet adressé au célèbre rabbi de Ratisbonne Yehuda ha-Ḥasid). Il séjourna aussi en Russie[53].

Nous trouvons une allusion à la route de commerce : Irak-Russie-Ratisbonne

[50] *The Itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela*, trad. et éd. par A. Asher, t. I-II, Londres-Berlin, 1840-1841 ; Lelewel, *op. cit.*, t. III, pp. 159-160 et *passim*.
[51] Parmi les diverses éditions du Rabbi Petaḥyah de Ratisbonne, il faut citer surtout comme la plus critique celle de L. Grünhut, Jérusalem, 1904. Voir aussi sur le voyage du Rabbi Petaḥyah, Lelewel, *op. cit.*, t. III, pp. 201-202.
[52] Cf. sur Yiṣḥaq ben Dorbalo : *Maḥzor Vitry*, éd. Hurwitz, 1923, p. 243 ; *Magazin für Wissenschaft des Judenthums*, t. VI, 1879, annexe : Oṣar Ṭob, pp. 10 sq. ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 148-156.
[53] Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 157-160.

(que le rabbi Petaḥyah de Ratisbonne avait suivie en sens inverse) dans un passage signé de l'écrivain juif Moše Taqu, datant peut-être de la fin du XIIe siècle. Ce Moše Taqu est d'ailleurs un personnage énigmatique. Certains supposent qu'il serait le savant juif connu sous le nom de Moše ben Ḥisdaï, originaire de « Polonia », ou bien encore le rabbi Moše de Kiev[54].

Le traité hébreu de grammaire, intitulé *Sepher ha-Šoham*, œuvre de Moše ben Yiṣḥaq, savant juif de Londres qui vécut à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle, contient une glose russe, la plus ancienne qu'on ait jamais rencontrée dans les textes hébraïques médiévaux[55]. L'auteur de cette glose est le rabbi Iṣa (Itsa ou Itse = Isaac) de Tchernigov (« Ṣernigob » dans le texte), ville de Russie. Il ne peut s'agir que du Yiṣḥaq (Isaac) de Russie qui vécut en Angleterre à la fin du XIIe siècle et est mentionné dans les *Pipe Rolls* de 1180-1182[56].

De très abondants matériaux linguistiques slaves se trouvent dans *'Arugath ha-bośem*, œuvre d'Abraham ben 'Azri'el, éminent savant juif originaire de Bohême. Nous n'avons malheureusement aucun renseignement sur la vie de cet écrivain. Selon une source hébraïque, de 1230-1250, Abraham ben 'Azri'el, était en vie à cette époque, d'un âge très avancé, et demeurait en Bohême. Les deux manuscrits connus de *'Arugath ha-bośem* contiennent trente-deux gloses slaves (en vieux tchèque) qui consistent soit en mots isolés, soit en phrases entières. Ces gloses sont d'une grande importance pour l'histoire de la langue tchèque[57].

Des gloses en vieux tchèque figurent aussi dans un commentaire anonyme des poèmes religieux hébreux — attribuables, sans doute, à Abraham Hladiq (ou Hladik, le « polisseur »), écrivain juif originaire de Bohême, qui vécut durant la première moitié du XIIIe siècle — ainsi que dans un traité anonyme qui fait partie de l'œuvre dite *Le Code de Munich*[58].

Or Zaru'a, œuvre du rabbi Yiṣḥaq ben Moše, est du plus haut intérêt pour l'histoire d'Europe centrale et celle de la langue tchèque. Nous ne savons pas grand-chose de la vie du savant, en dépit de l'immense popularité dont jouissait son œuvre auprès des écrivains juifs qui furent ses contemporains ou le suivirent. Il naquit, probablement vers 1180-1185, en Bohême sans doute, où il fit ses premières études entre autres, chez le rabbi Eli'ezer ben Yiṣḥaq, commentateur du Talmud mentionné plus haut, et chez Abraham ben 'Azri'el. Il les poursuivit à Ratisbonne, Spire, Bonn, Worms et à Paris où il se rendit vers 1215. Après avoir quitté la France, il enseigna quelque temps à Wurtzbourg et Ratisbonne, puis revint en Bohême où il résida à Prague un certain temps, de 1230 à 1240 vraisemblablement. A la même époque, il fit un séjour en Hongrie. Vers la fin de sa vie, il se fixa à Vienne. Il y mourut très âgé, devenu rabbin de cette ville, peut-être vers 1250 ou 1255.

Or Zaru'a, œuvre principale de Yiṣḥaq ben Moše, est une sorte de code juridique et rituel. Elle n'est pas homogène et comporte divers traités et notes rédigés par l'auteur à des époques différentes, entre 1217 et 1246. C'est une source pour l'histoire et la culture des Juifs allemands, tchèques et hongrois, et d'autres questions ayant trait à l'Europe centrale. On y trouve, par exemple, des renseignements sur les eaux thermales de « Budin » (Buda) et « d'Ostrigom » (Ester-

[54] *Ibid.*, pp. 161-167.
[55] Aptovitzer, *op. cit.*, pp. 430-431 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 168-172.
[56] Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 173-175.
[57] J. Perles, « Das Buch 'Arugath habbosem des Abraham b. Asriel », dans *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums*, 1877, pp. 360-373 ; D. Kaufmann, *ibid.*, 1882, pp. 316-324 ; 360-370 et 410-422 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 176-195.
[58] Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 196-201.

gom, Gran) en Hongrie ; sur la vie des communautés juives de Bohême (le droit de porter des armes) ; sur l'esclavage chez les Juifs hongrois au cours de la première moitié du XIIIe siècle. Notons aussi le grand nombre de gloses slaves — plus de cinquante — dont la plupart sont en vieux tchèque. Celles-ci sont d'un extrême intérêt non seulement pour l'histoire de la langue tchèque mais aussi pour celle de la culture matérielle tchèque. Elles nous apprennent, par exemple, que ce pays connaissait l'usage des ventouses pour les saignées et les prothèses ; qu'on fabriquait des bougies à mèche de coton ; qu'on mangeait du chou (on l'ébouillantait avant d'en faire une espèce de conserve, la choucroute) et de la pâtisserie de luxe dite « kukliki »[59].

Le dernier écrivain juif de la première moitié du XIIIe siècle à nous fournir certaines informations sur l'Europe orientale est le rabbi Moše de Coucy, au nord de la France, mort en 1260. Éminent prédicateur, il parcourut la France et l'Espagne pour confirmer dans les principes du mosaïsme les communautés juives de ces pays. Moše de Coucy est l'auteur de *Sepher miṣwot gadol* (« Semag » en abrégé), ouvrage de caractère juridique et religieux datant de 1250-1255. Il contient une intéressante information sur la manière dont les Slaves prédisent l'avenir au moyen de rameaux[60].

C'est avec cet auteur que nous achèverons ce passage en revue des sources hébraïques du haut Moyen Age ayant trait à l'histoire de l'Europe centrale et orientale. Les informations qu'elles nous donnent ont souvent un caractère fragmentaire et leur importance n'égale pas celle des sources occidentales, byzantines, russes ou arabes. Elles nous permettent cependant d'expliquer un nombre considérable de faits concernant l'histoire politique, l'histoire économique surtout et l'histoire de la culture matérielle des territoires qui nous intéressent. Elles sont, notamment, d'une importance particulière pour la connaissance de l'évolution de la langue tchèque. Nous n'ignorons pas que l'énumération des sources que nous venons de faire est assez sommaire et n'épuise pas tous les textes qui traitent de l'Europe centrale et orientale. Nous ne doutons pas, cependant, qu'une analyse plus approfondie des textes hébreux médiévaux ne nous permette un jour d'ajouter de nouveaux noms à notre liste. Mais comme nous l'avons déjà dit en commençant, les recherches dans ce domaine ne sont guère aisées car la majeure partie de la littérature hébraïque médiévale n'a pas encore d'éditions critiques ni d'index. Ainsi ne croyons-nous pas que l'état de notre science nous permette d'espérer un prochain classement des matériaux hébraïques s'y rapportant.

Tadeusz LEWICKI.

Cracovie, juillet 1961.

[59] M. Grünwald, « Staročeské glossy z X-XIII stoleti » (Les gloses en vieux-tchèque provenant du Xe-XIIIe siècle), dans le *Věstnik Česke Akademie Cisaře Františka Josefa*, t. II, Prague, 1893, pp. 343-350 ; J. Wellesz, « Isaak b. Mose *Or Sarua* », dans *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums*, t. XLVIII, 1904, pp. 129-144, 209-213, 361-371, 440-456 et 710-712 ; I. Markon, « Die slavische Glossen bei Isaak ben Mose *Or Sarua*, *ibid.*, t. XLIX, 1905, pp. 707-721 ; H. Tykocinski, « Lebenszeit und Heimat des Isaak *Or Sarua* », *ibid.*, t. LV, 1911, pp. 478-500 ; Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 202-262.

[60] Graetz, *op. cit.*, t. VII, p. 54. Le passage qui nous intéresse se trouve, entre autres, dans l'édition de *Sepher miṣwot gadol*, éd. de Venise de 1522, p. 6 c, n° 52. Voir aussi Kupfer et Lewicki, *op. cit.*, pp. 263-267.